

Chères sœurs et frères en Christ,

Le texte de l'évangile que le lectionnaire propose à notre méditation commune ce dimanche contient une expression si forte, si dérangeant qu'elle est souvent édulcorée nos traductions bibliques. Dans notre traduction, Jésus s'adresse à la foule que le suivait avec ces mots :

« Si quelqu'un vient à moi et ne déteste pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. »

Dans d'autres traductions, notamment, la Française courant, nous lisons à cet endroit :

« Celui qui vient à moi doit me faire passer avant son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre personne. Sinon, il ne peut pas être mon disciple. »

Le grec lui dit effectivement *miseo* : détester, éprouver de la haine, ne pas vouloir. Être disciple du Christ, cela présuppose-t-il vraiment détester ses parents, éprouver de la haine envers sa compagne ou son compagnon, ne plus vouloir de lien avec ses frères et sœurs, voire se détester soi-même ?

Pour le dire, d'emblée, la tradition chrétienne s'est de tous temps heurtée à ces passages radicaux, où la parole de Jésus, qui est pour nous le vrai visage de Dieu, n'était pas conciliante, mais clivante. Où elle ne cherche pas à apaiser, mais à secouer. Où elle ne va pas de dans le sens de ce que était attendu de lui, mais où elle ouvre une brèche dans nos existences.

Car c'est exactement cela que cherche à faire Jésus, se défaire de fausses attentes de ses contemporains, se défaire d'une certaine image que la foule qui le suivait avait de lui. Et, pour le dire d'emblée également, cette foule qui le suit, qui l'écoute, mais que ne le comprend pas vraiment, ou pas entièrement, c'est nous, nous aujourd'hui, qui lisons la Bible et qui écoutons ce que les Écritures veulent nous dire.

Dans l'histoire du christianisme, une attitude était particulièrement répandue au contact de ses passages choc, où Jésus nous dit de tout délaissier si nous voulons nous tourner vers lui. Cette attitude a été de dire : c'est trop difficile, c'est trop radical, c'était pour les disciples de Jésus ou à la limite pour la petite franche de la chrétienté qui prend la bible à la lettre, mais pas pour le commun des mortels.

Contexte biblique

Chers sœurs et frères, le clé de lecture de ce passage que je vous propose aujourd'hui, est très simple, elle est biblique. Pour comprendre la radicalité de ce propos, il

faut, je crois lire le passage dans son ensemble, comme l'a voulu l'Évangéliste Luc.

Juste avant dans l'évangile de Luc, Jésus raconte la parabole du grand repas. Un homme offrit un banquet auquel il invita beaucoup de monde » (Lc 14,16). Il envoya son serviteur chez les invités. Mais les uns après les autres, ils s'excusèrent, parfois avec des raisons qui nous semble compréhensibles. Quand le maître apprit cela, « il se mit en colère et dit à son serviteur : Va vite sur les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux ». (Luc 14,21 ; trad. FC 1982) À la fin, il reste encore de la place, alors le maître dit à son serviteur : « Va sur les chemins de campagne, le long des haies, et oblige les gens à entrer, afin que la maison soit remplie. » (Luc 14,23)

L'homme qui invite sans compter, mais qui s'émeut vivement lorsque les plus proches, ceux pour qui se devrait être la chose plus naturelle du monde de venir, c'est une magnifique parabole de la promesse de salut de Dieu à tous les humains. L'alliance de paix et de joie que Dieu a conclue avec l'humanité et qu'il veut reconduire de génération en génération s'adresse à chacune et concerne chacune. L'invitation du Seigneur est là, pour nous, là où nous sommes, avec ce que nous faisons. À nous de ne pas nous tromper de moment, ou de fête, pour pouvoir y répondre.

Et Jésus continue et approfondit cette image. La bonté et la générosité de l'Éternel sont sans limite. Mais cela ne veut pas dire que la grâce est gratuite ou sans conséquence. Cela coûte de répondre à l'invitation de Dieu, cela change quelque chose en nous et dans notre façon de concevoir nos rapports aux autres et au monde. C'est cela, je crois, le sens profond de notre texte d'aujourd'hui.

Les allégeances qui régissent notre monde sont connues, puisqu'elles sont sous nos yeux et déterminent notre vie : Il y a nos origines, la famille où nous sommes nés, le milieu où nous avons grandi, les projections et les aspirations dont nous avons hérités. Et puis il y a les réalités économiques qui traversent et souvent orientent nos choix de vie ? Quelle formation je vais faire, quel métier je vais apprendre pour travailler et gagner de quoi vivre. Il y a aussi des allégeances plus subtiles : ce que nous jugeons beaux et digne d'être préservé et ce que nous ignorons et méprisons. Il y a les honneurs, petits et grands, auxquels nous croyons avoir droits, parce nous avons accompli ceci ou compris cela. Nous sommes toujours tenaillés par mille loyautés et mille servitudes, que nous en soyons conscients ou pas.



Anti-dolorisme et réalisme

Jésus nous dit dans ce passage de manière particulièrement claire : il y aura un moment dans nos vies où ce que nous paraît absolument naturel ou essentiel, ce qui nous semble être notre identité même, sera bouleversé si nous nous engageons sur son chemin.

En disant cela, je ne veux en aucun cas faire dans le sensationnel ou l'extrémisme. Pour moi, l'évangile est et sera toujours la réponse la plus pertinente contre tout ce qui nous oppresse et nous enchaîne, en premier lieu la souffrance que nous subissons. Même en affirmant ce qu'il nous dit dans le texte de Luc, Jésus est, j'en suis convaincu, à l'opposé d'un discours doloriste, c'est à dire qui cherche à susciter la douleur pour la douleur. Le chemin de croix qu'il décrit, et notamment ces coupures des liens familiaux qu'il annonce, ne sont pas des objectifs en soi, mais peuvent être, dans les moments le plus cruciaux, des conséquences réalistes de choix en faveur de la vérité, en faveur de la justice, en faveur de la vie en plénitude à laquelle Dieu nous appelle.

Vivre en disciple de Jésus, c'est se libérer des habitudes dénuées de sens pour orienter notre vie vers une existence plus accomplie. C'est orienter notre vie vers une existence qui vit de l'espérance de Dieu, ce qui est pour nous le plus souhaitable. C'est se libérer des confortismes, des servitudes, de ce qui n'est pas, au fond, notre vocation personnelle.

La religion, c'est selon nos amis juifs, ce qui nous fait sortir de la nature pour nous faire entrer dans la culture.

Nous ne mangeons pas pour satisfaire notre estomac, nous nous nourrissons pour acquérir l'énergie nécessaire pour mener notre vie. Nous ne faisons pas systématiquement ce qu'on nous demande, nous agissons pour accomplir notre vocation. Nous n'obéissons pas aveuglément aux ordres de la loi, nous œuvrons en vue d'un monde plus juste. Nous ne faisons plus nos devoirs par peur de la sanction, nous développons nos connaissances et nos savoir-faire pour rendre le monde infiniment plus vivable. Nous ne sommes pas polis par politesse et pour honorer l'éducation de nos parents, ou même parce nous sommes en situation de couple : mais parce que nous avons à cœur d'aimer le prochain que Dieu nous désigne.

Vivre en disciple de Jésus, c'est sortir de sa routine, de sa zone de confort, de son réseau d'allégeances, pour aller en direction d'une vie inspirée par la grâce divine. Vivre en disciple de Jésus, c'est se libérer de ce qui nous entrave et nous orienter ensemble vers ce qui est infiniment désirable et que nous appelons Dieu. Amen.

(Les trois derniers paragraphes sont empruntés à une prédication du pasteur James Woody donnée le dimanche 17 février 2019 à Montpellier, avec quelques modifications.)

*Paul Schalck, dimanche 7 septembre 2025,
Leonhardskirche / Église St-Léonard, Basel*

